

LE FRONDEUR

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ABONNEMENT
UN AN (52 N^{OS})
5 F 50

BUREAU
RUE DE
METUVE



LE MOMENT PARAIT BIEN CHOISI.

ABONNEMENTS :
Un an fr. 5 50
Francs par la Poste

Bureaux :
12 - Rue de l'Étude - 12
A LIÈGE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :
La ligne fr. 25

RÉCLAMES :
Dans le corps du journal
La ligne » 1

On traite à forfait.

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

Gens du monde!

Je viens de recevoir, par carte-correspondance, les aimables choses que voici :

« On se relève d'une chute, d'une lâcheté jamais »

« Attaquer une femme est la plus grande des lâchetés. »

« L'on se bat avec un honnête homme quel qu'il soit, on crache sur un misérable et un lâche comme vous. »

Le 23 août 1883.

Pas de signature, naturellement.

Je répondrais en peu de mots à cette carte — dont je n'aurais même pas parlé si elle ne me fournissait l'occasion de dire une bonne fois ce que je pense des prétentions de ce que l'on est convenu d'appeler « les gens du monde. »

Tout d'abord, j'abonde dans le sens de mon brave correspondant, quand celui-ci dit que l'on ne se bat pas avec un lâche — un lâche, en effet, ne se bat pas. Tout au plus, quand il croit avoir à se plaindre de quelqu'un, a-t-il le courage de lui envoyer, sous le voile discret de l'anonyme, de plates grossièretés et d'écœurantes insultes. Ça soulage, paraît-il, et, en tous cas, c'est peu dangereux.

« Attaquer une femme est la plus grande des lâchetés, » dit l'auteur de la carte.

Pardon, il en est une plus grande encore : c'est, quand on croit avoir le droit de défendre une femme, de n'oser se servir pour cela que de l'arme la plus ignoble : la lettre anonyme.

Enfin — et quoi que puisse en penser mon brave correspondant — il est une chose plus vile encore que d'attaquer une femme : c'est de vivre à ses crochets.

Cela dit, je reprends la question de plus haut.

Il paraît que l'on m'accuse, dans un certain milieu, d'avoir voulu désigner spécialement une dame quelconque de cette ville dans l'article fantaisiste intitulé : « Une Chute ». On trouverait — toujours dans le même milieu mondain — la chose très mauvaise — et la jolie lettre citée plus haut serait le résultat de ces rumeurs.

Je répondrai nettement qu'on a vraiment été bien modéré, en reconnaissant seulement une personne dans le petit tableau de mœurs que j'ai ébauché, car il est certes plus d'une femme « du monde » qui aurait pu poser pour ce portrait de gadoue de la haute. Non, ce n'est pas une femme du monde que j'ai visée, c'en est toute une collection. Ce joli modèle de ménage, où le mari ferme complaisamment les yeux sur les fredaines rétribuées de sa chaste moitié, est tiré à un assez grand nombre d'exemplaires pour qu'il soit inutile d'en désigner spécialement un. Ce n'est pas un ménage, un groupe, que j'ai voulu dépeindre, c'est toute une race, et — qu'on en soit furieux ou charmé, cela m'est égal — je prétends avoir parfaitement le droit, et même le devoir, de parler de ces plaines honteuses que la haute société conserve précieusement, comme si elles n'étaient pas l'indice d'une débauche morale poussée au dernier degré.

Et les réactionnaires de toute couleur auraient, ma foi, trop facile de nous jeter à la tête l'ignorance, l'incapacité et la prétendue démolition des classes populaires, si, à notre tour, nous ne leur lançions à la tête, la pourriture qui ronge les classes dirigeantes.

Comment! lorsqu'une jeune ouvrière se donnera, sans aucun calcul intéressé, en suivant simplement les inspirations de son cœur, à un homme qu'elle aime — ce qui est son droit après tout — les dames « du monde » ne se gêneront pas pour dire d'un ton de profond mépris : « c'est une fille ! » Et quand des catins de la haute, transformeront en trottoir le parquet ciré d'un salon, sans que l'on cesse pour cela de les saluer bien bas et de mendier un de leurs sourires — quand on ne peut les payer —

nous n'aurions pas le droit de protester? ce serait trop bête, vraiment! Les hommages que ces créatures reçoivent, la considération dont on les entoure malgré tout, sont autant de vols faits aux honnêtes femmes. Les serremments de main prodigués à des êtres immondes qui remplacent par un gibus du meilleur faiseur, la casquette à trois ponts de leurs confrères moins huppés, sont autant d'outrages faits à la morale et à la pudeur. Pour moi, je ne vois pas de différence entre le mari qui voit porter par sa femme, en soirée — et même parfois au mont-de-piété, quand il faut de l'argent pour faire figure — des bijoux payés par un amant, et l'Alphonse de bas étage qui s'offre une chartreuse avec le produit du... travail de sa marmite.

Souteneur pur souteneur, je préfère même le dernier qui, lui du moins, ne vole le respect de personne, et que l'on ne reçoit point.

Il est temps de débarrasser les honnêtes gens de cette femellerie et de cette marée immondes. Faisons comprendre, une fois pour toutes, qu'un salon n'est ni un Sahara où les chameaux sont nécessaires, ni un aquarium pour m... et que cela finisse.

Quant à cette « société liégeoise » qui tolère de pareils êtres, il serait curieux de voir un peu de quoi elle se compose — au fond.

C'est ce que je ferai un de ces jours.

CLAPETTE.

DÉGOUT

J'ai brisé ma plume et dans la prairie
Jeté les morceaux, car je ne veux plus
Exposer mon âme à la raillerie
Et forger des vers qui ne sont pas lus.

De nos jours les chants sont bien superflus ;
L'homme n'est plus sacré : le mot de Patrie
N'est qu'un vil calcul ; l'amour, raillerie ;
Et, s'il n'est payé : Pégase est perclus.

Seul le Veau d'or règne et la jeune femme
Ne craint pas, pour lui, de se rendre infâme ;
On vend les amours comme on vend les fleurs.

La palme n'est plus au noble mérite :
Honneur, place, emploi, s'accordent moins vite
Au talent réel qu'aux douces faveurs.

FIX.

Faute de s'entendre.

Un rédacteur du *Réveil* de Paris, affirme avoir assisté un de ces matins, en se rendant au Père-Lachaise, à la petite scène que voici :

Devant lui marchaient deux messieurs mal mis, et ils étaient précédés eux-mêmes d'un autre couple composé d'un petit vieux d'aspect rageur et d'une grosse dame dont le cou trop opulent débordait hors de son col.

— Une belle créature, patron ! dit tout à coup l'un des deux messieurs négligés d'un ton de connaisseur.

— Superbe ! répondit le patron... Je n'ai jamais vu plus belle entrée de lunette.

En entendant cette singulière tournure de phrases, le petit vieux qui donnait le bras à la dame la lâcha, et s'avancant vers celui qui avait parlé avec des allures de chat en colère, lui demanda de répéter ce qu'il avait dit.

J'ai dit que madame avait une belle entrée de lunette, il n'y a pas d'offense, balbutia le personnage interpellé.

— Pas d'offense !... Quand vous prétendez en public avoir vu l'entrée de lunette de ma femme !

— Mais il y en a bien d'autres que moi qui l'ont vue !

— Comment !... bien d'autres que vous !... Sachez, insolent que vous êtes, que ma femme est une honnête personne, et n'a jamais montré son postérieur à âme qui vive !

— Mais, monsieur...

— C'est à peine si moi-même, je le connais ! Vous déshonorez ma femme, et il y a déjà autour de nous plus de cent personnes qui nous écoutent !

Un gros rassemblement s'était formé, en

effet, autour du groupe, et le public paraissait s'amuser beaucoup.

— Je vous jure, monsieur, reprit d'une voix navrée le monsieur mal mis, que je n'ai jamais entendu insinuer que je connaissais le postérieur de madame votre femme... Je ne le connais pas, je le proclame, et je n'ai aucunement parlé de lui.

— Mais alors, qu'est-ce que vous voulez dire avec votre entrée de lunette ? hurla le mari toujours au comble de l'indignation.

— C'est que, pour moi, l'entrée de lunette, ce n'est pas du tout, du tout, l'endroit que vous dites... c'est le cou !

— Comment, le cou !

Le monsieur mal mis baissa les yeux et ajouta d'un ton modeste :

— Je suis l'exécuteur des hautes œuvres !

Le héros de cette désagréable aventure était, en effet, M. Deibler, qui faisait un petit bout de promenade matinale en compagnie de son premier adjoint, M. Berger, le spécialiste auquel incombe la mission délicate de tenir les suppliciés par les oreilles pendant l'opération.

Il paraît qu'à cette révélation inattendue tous les spectateurs de cette scène, effarés, se sont dispersés comme une volée de moineaux au milieu desquels on aurait tiré un coup de fusil. La dame s'était écroulée sur une chaise à la porte d'un marbrier, et son mari dut lui taper cinq minutes dans les mains pour la faire venir à elle.

Quant à M. de Paris, tout interloqué de son succès, il avait immédiatement filé à pas discrets dans la direction de la rue de la Folie-Regnault.

A LA BARAQUE BEAUJOT

Quel est le liégeois qui ne connaît ce petit établissement en planches, précédé de tonnelles en lyciet ombreux, se dressant sur les bords de l'Ourthe, à côté de l'église de Fé-tinne et dont le propriétaire, qui passe l'eau à ceux qui se rendent du côté de Kim-kempois, est un des meilleurs types de nos vieux liégeois, de ces *tiess' di hoie* au sang vif, mais au cœur d'or.

Ces caractères tendent à disparaître et bientôt on ne rencontrera plus de ces hommes, à la rude franchise, mais toujours prêts à rendre service et à risquer leur vie pour sauver celle d'un autre ; à la parole spirituelle et mordante, au bon sens réel, toutes qualités qui caractérisaient nos pères et qui deviennent plus rares de jour en jour.

Pour ma part, j'aime à m'asseoir à l'ombre de ces berceaux champêtres, savourant une coupe d'excellente saison ou dégustant un verre de Hasselt frais et pur... malgré les nouveaux impôts.

C'est un endroit délicieux et qui pour l'écrivain a l'avantage de lui fournir des occasions nombreuses d'étudier les mœurs de ses contemporains.

C'est ainsi que naguère il s'y est passé un petit drame domestique qui ne manque pas d'originalité.

M. X., un des riches paroissiens de Saint-Vincent, a épousé une femme qui n'a pas la moitié de son âge et qui était sans fortune.

X. est riche, mais en même temps c'est un ultramontain de la plus belle eau, qui pratique de façon à satisfaire le vicaire-général le plus bigot.

Sa jeune femme que nous nommerons Marie (presque toutes les liégeoises se nomment Marie) ne partageait pas ses goûts religieux, mais elle a dû s'y faire et accompagner son digne époux dans ses visites fréquentes à l'église.

X. était jaloux — je crois que c'est inutile de le dire — et laissait peu de liberté à sa jeune épouse.

C'était donc une distraction pour elle que la promenade de sa demeure à l'église.

Bientôt elle trouva un nouvel attrait à ces visites au temple chrétien.

C'est que souvent, sur son passage, elle voyait assis à la table du café qui sert de succursale à l'église les jours d'obsèques,

un beau garçon, qui, de son côté, regardait avec plaisir la jeune dévote.

Bientôt les regards devinrent plus éloquentes et dirent sans doute bien des choses, car Georges, c'est le nom du jeune homme, suivit un jour à l'église l'objet de ses convoitises et, en prenant de l'eau bénite, lui glissa un billet dans la main.

Chacun a deviné ce que pouvait contenir le petit papier glacé que Marie avait aussitôt fait disparaître dans son gant.

Georges y dépeignait son amour en phrases de feu et Marie, seule dans sa chambre, savoura avec délices ces paroles d'amour auxquelles son mari ne l'avait pas habitué.

L'amoureux demandait une réponse, un rendez-vous.

Marie hésita, mais enfin elle se décida à écrire :

— C'était mal, disait-elle, de s'adresser à une femme mariée, à une épouse qui avait juré d'être fidèle à ses devoirs. Pourquoi la prenait-il ? Croyait-il qu'elle faiblirait ? C'était bien audacieux de sa part. Ah ! si on était libre, si on s'était rencontré quand on était jeune fille ; on ne dit pas : peut-être aurait-on pu écouter ces paroles brûlantes qu'on n'a pas lues sans émotion, mais on est mariée et on ne trompera jamais son mari, jamais ! jamais ! Quant à un rendez-vous, il ne fallait pas y penser ; elle ne pouvait bouger d'un pas, etc. etc.

Georges lut entre les lignes et ne désespéra pas. La correspondance continue.

Bientôt le jeune habitué de la baraque quitta sa place habituelle et choisit, comme endroit de prédilection, un coin de la seconde tonnelle.

Là, il était à l'abri des regards curieux. Ce berceau touche presque à l'église et la muraille de verdure, parsemée de grappes de corail, est mince, quoique voilant tout mystère.

En sortant de l'église, Marie s'approchait innocemment de cette muraille verdoyante qui se trouvait à deux pas du seuil du temple ; elle semblait admirer le ravissant paysage que l'on découvre de cet endroit pittoresque, mais quand elle voyait tout bien désert, son visage se rapprochait de la verdure ; on eut alors pu entendre le doux murmure de paroles d'amour et le bruit charmant de tendres baisers.

Quel tableau pour un jeune peintre !
Quelles heures délicieuses pour les deux amants !

Parfois, le matin, l'excellent passeur d'eau s'étonnait bien de voir sa *gloriette* un peu frippée et le sol jonché de fruits rouges.

— Quelle diable de tête est-ce qui vient la nuit, disait-il ?

Et les habitués réunissaient leurs connaissances d'histoire naturelle pour deviner quel devait être l'animal ravageur, mais on ne finissait jamais par s'entendre.

Georges souriait en écoutant ces discours.

Malheureusement pour les amoureux, une vieille fille, bigote outrée, qui s'était attardée un soir au confessionnal, les surprit dans un de ces moments d'expansion.

Elle détestait Marie, car elle avait un instant espéré d'être Madame X., et la vengeance est douce à l'âme des dévotes. Aussi, s'empressa-t-elle d'écrire à M. X. pour lui dénoncer la chose.

Une lettre anonyme, l'arme de cette sorte de gens.

X. reçut la missive à la distribution du soir.

Sa fureur ne pourrait se décrire.

Lui trompé ! lui ! et par une femme qu'il avait fardé de morale !

Il s'appréta à sortir pour aller surprendre la coupable, lorsque celle-ci rentra souriante et heureuse.

À la vue de son mari, elle eut un moment de frayeur ; pourtant elle n'était pas encore bien coupable, la pauvre petite femme !

— Madame, s'écria le mari outragé, d'où venez-vous ?

— Mais de l'église, mon ami !

— Ah ! oui, de l'église ! Vous y faites de jolies choses ? Lisez ce qu'on m'écrit.

— Une lettre anonyme ? un mensonge et une lâcheté.

— Un mensonge !...

Tout à coup X. s'arrêta, le regard fixé sur la poitrine de sa femme.

Un mensonge, Madame... et cela ?...

Et il détachait de la broche de Marie une grappe de fruits de corail qui s'était accrochée au bijou dans un dernier embrassement des amoureux et en faisait un petit chef-d'œuvre d'orfèvrerie.

— Un mensonge, rugissait l'époux furibond, un mensonge ! Et il agitait avec fureur la branche de lyciet.

Marie eut recours à la rancune habituelle des femmes.

Elle se mit à pleurer d'être accusée ainsi ; puis ainsi s'expliqua : Cette lettre, c'était elle qui l'avait écrite pour voir si son mari l'aimait et en était jaloux ; cette grappe de fruit, elle l'avait cueillie par caprice et comme compliment à sa broche ; cela se mariait si bien !

X. fut... convaincu.

Un dernier mot de sa femme compléta la victoire.

— Le ciel n'a pas encore béni notre union, murmura-t-elle en s'appuyant sur l'épaule de son mari, et je voudrais tant un fils... de toi ! Si nous allions à Spa... on dit que le Pas de St-Remacle est infailible pour cela... dis, mon ami ?...

Les époux sont partis pour Spa.

Georges s'y est rendu de son côté.

Espérons que St-Remacle fera un nouveau miracle !

Les jours derniers, j'étais à la baraque.

— Vous voyez bien, me dit le brave passeur, que c'étaient des rats qui ravageaient ma glorieuse : j'ai mis du pain avec des têtes d'allumettes, et ils ne viennent plus !

— Je souris... et nous trinquâmes à la mort des rats dévastateurs.

FIX.

ADIEU

A MARIA

Adieu ! puisque tu me refuses
Le mot que désire mon cœur,
Dieu veuille que tu ne t'abuses
En me causant cette douleur !

Adieu ! je te vis comme un rêve
Un rêve descendu du ciel,
Mais ce songe, hélas ! ne s'achève
Qu'en me laissant chagrin et fiel.

Adieu donc, adieu ! sois heureuse
Près de celui que tu choisis ;
Avec toi, mon âme joyeuse
Déjà rêvait un paradis,

Paradis où parmi les roses
Aurait chanté de gais oiseaux,
Comme dans nos âmes écloses
Nos doux baisers toujours nouveaux ;

Où sur ma poitrine pressée,
Mon regard plongeant dans tes yeux,
J'aurais deviné ta pensée,
Avec un soin tout anxieux ;

Où dans une étreinte énivrante
Nous n'eussions fait de nos deux corps
Qu'un corps, quand ta voix expirante
N'aurait eu qu'amoureux accords.

Enfant, ah ! c'était un beau rêve !
Lorsque sur la fin d'un beau jour,
Nous eussions erré sur la grève
Entrelacés avec amour,

Nous murmurant cette parole
Que Dieu fit pour les seuls amants
Et qui, ravissante, s'envole
Avec de doux frémissements.

Ce n'était qu'un rêve qui passe
Et ne laissera rien en toi ;
Mais dont mon cœur garde la trace
Qui lui cause encore de l'émoi.

Adieu donc, adieu ! l'espérance
A pour moi lui quelques instants :
Elle s'éteint dans la souffrance
Comme la fleur sous les autans.

Par un mot tombé de la bouche,
Mot prononcé, même bien bas,
Et qui bien à tort t'effarouche,
Cette douleur ne serait pas.

Je n'aurais que joie et qu'ivresse,
Et, comme une Divinité,
Tu ferais de bonheur, tristesse
Et de songe... réalité !

FORTUNIO.

Nouvelles politiques.

Ainsi qu'il était à prévoir, la mesure rigoureuse prise à l'égard de J.-G. Macors, par ses ombrageux collègues a été, pour l'éminent et zélé professeur, l'occasion d'offres d'emploi les plus diverses et les plus flatteuses. C'est ainsi que la Roumanie lui offre les fonctions d'inspecteur des bâtisses royales ou celles de grand pensionnaire de Roumanie.

La Prusse : le poste de directeur des pigeonniers militaires.

La Suisse : le grade de grand amiral n'a plus été conféré depuis longtemps.)

Monac : le titre de général in partibus (exerci tuum.)

Le Luxembourg : l'emploi de préposé aux démolitions des remparts de la ville du même nom.

La reine d'Haïti : les fonctions de Prince consort.

Nous n'en finirions pas, si nous voulions énumérer toutes les propositions qui ont été faites à J.-G. Macors ; citons toutefois, pour finir, les lignes d'une lettre autographe que lui adresse le roi Macoco : « Venez près de moi, bien cher Monsieur, et loin des agitations stériles de votre sale Europe, vous reprendrez, dans le calme et la paix, vos beaux travaux sur les processions jubilaires. »

Querelle d'allemand

La République française dormait, confiante dans la foi des traités.

Ses enfants, ses défenseurs, se trouvaient loin, bien loin, défendant l'honneur de leur mère. Rien, d'ailleurs, ne semblait devoir menacer celle-ci ; après une chute, dont on avait beaucoup parlé, elle s'était noblement relevée et depuis, sa sagesse édifiait toutes les mères voisines.

Mais pendant que la République dormait, deux hommes armés de bâillons et de cordes, s'approchaient à pas de loup. C'étaient deux vieux satyres qui, depuis longtemps, convoitaient la République et qui, voyant grandir les enfants de celle-ci, voulaient la violenter avant que les petits, devenus hommes, pussent la défendre.

Ils allaient enfin la saisir et la bâillonner. Le plus vieux des satyres allait la saisir quand l'autre commit l'imprudence de parler.

« Nous te tenons », s'écria-t-il. Du coup, la République s'éveilla.

Pour l'avoir, il fallait lutter.

L'un des deux, cependant, voulait agir quand même, mais l'autre, lui montrant les voisins, attirés par le bruit de voix, lui glissa à l'oreille : « L'occasion est mauvaise, mais nous reviendrons !... »

(A suivre.)

Le comble de l'habileté pour le mécanicien d'un steamer ?

— ? ? ? ?
— Mettre un frein Westinghouse à la fureur des fiots.

Correspondance.

A M. FIX.

Dans votre nouvelle *Trop Vieux* ! vous avez cru sans doute faire une œuvre d'imagination, tandis que vous copiez simplement ce qui se passe chaque jour dans la vie.

Hélas ! oui, monsieur l'écrivain, nos rêves de jeunes filles se changent bien rarement en réalité.

Tenez, moi qui vous écris, j'ai depuis peu dépassé la vingtaine et je n'ai déjà plus d'illusions.

Comme toutes mes amies, j'ai eu au début un petit cousin que je croyais aimer ; c'était simplement la curiosité de savoir et il était sous ma main.

Après, j'adorai un bel officier ; feu de paille : aujourd'hui je ne rêve plus pour mari qu'un homme sérieux d'une quarantaine d'années et qui naturellement aurait le sac, je crois que je le rendrais heureux et serait heureuse.

Votre Rose est une petite bête. A 20 ans elle n'aurait plus dû rêver.

Est-ce qu'on rêve encore à vingt ans ?

J'ai beau regarder autour de moi : toutes mes amies de classe n'ont vu se réaliser aucun de leurs rêves de jeune fille. Une seule a épousé celui qu'elle aimait depuis sa première communion ; c'est un employé à quinze cents francs ; ils sont mariés depuis deux ans et elle a 3 enfants, dont deux jumeaux ; ils meurent de misère et il la bat.

Les autres ont eu des chances diverses.

Plusieurs sont restées filles comme moi et attendent qu'on les conduise devant M. le maire ; ah ! nous ne sommes pas bien difficiles, allez, et pour peu que nous soyons certaines d'un pain quotidien pas trop noir, de toilettes pas trop modestes, nous accepterions volontiers un mari qui n'aurait plus vingt ans... même depuis longtemps.

Nous voyons bien que nous gênons à la maison et qu'on nous regarde parfois d'un mauvais œil ; que voulez-vous, les parents aiment à se débarrasser de leurs filles le plus tôt possible et une vieille fille est un stock, un rossignol qu'on n'aime pas à garder en magasin.

Certaines de mes anciennes condisciples ne se sont pas contentées de danser devant le buffet comme nous ; elles ont pris des amants, à défaut de maris ; les plus insouciantes ont choisi par caprice et filent des jours tissés d'amour et de tartes le long de la Meuse, de la Maison blanche de Herstal, à Kinkempois ou au Petit Bourgogne de Selesin, les plus sages et les plus raisonnables ont accordé leurs faveurs, sinon leur cœur, à des hommes posés qui leur ont fait un sort ou d'honorables magistrats qui leur ont procuré des emplois lucratifs et les protègent

de leur influence ; celles-là on les respecte et il y en a même qui les envient. Quelques-unes enfin, cédant à leurs mauvais penchants, ont dégringolé de chute en chute, jusqu'à sur le trottoir, et sont devenues fleurs du pavé ; nous rougissons quand nous passons à côté d'elles et faisons semblant de ne pas les connaître, valent-elles pourtant moins que les autres pour faire ouvertement ce que tant font en cachette ?

Tenez, les plus heureuses sont celles qui, par leurs études, ont pu se faire une position indépendante et aident leur famille de leur travail ; on les dorlotte et on désire les conserver, mais c'est égal, ce n'est pas gai de remplir le rôle de Vestale ; j'en sais hélas ! quelque chose ! C'est pourquoi je trouve votre Rose stupide et c'est bien fait ; si elle n'a, à la fin, qu'un mari septuagénaire, elle l'a bien mérité.

Salut sincère.

LILIE.

Pendant que les Maîtres dînent.

Joseph (entrant dans la cuisine). — Ma pauvre Marie, les voilà encore furieux contre votre sauce tomate. Madame dit qu'elle ressemble à de la lavasse, monsieur à de la tisane de jus de réglisse.

Marie (émue). — C'est la grêle pour moi que c'est sauce-là ! On m'donne des saletés blanches, pas mûres, et ils veulent que ça soye rouge.

Joseph. — Les maîtresses sont si canailles ! Etes-vous contente de votre poulet ?

Marie. — C'est madame qui l'a acheté à Corbeil, et il est d'un maigre !

Joseph. — Pas trop cuit alors.

Marie. — Pour qu'ils maronnent encore, comme la dernière fois.

Joseph. — Après tout, c'est toujours assez bon pour eux. Quelle baraque !

Rose (entrant en riant). Qu'est-ce que vous avez donc mis dans votre civet, Marie ? Ils disent que c'est épais et noir comme du raisiné.

Marie (larmoyant). — Jamais content... toujours des reproches !

Rose. — Vous faites donc pas d'bile. Vous n'êtes pour rien dans leur mauvaise humeur. Un prétexte, tout bêtement. Madame rage parce qu'elle attendait M. Ernest et qu'il n'est pas venu. Tout à l'heure, monsieur a répandu une goutte de vin sur la nappe en lui versant à boire, et ça été une scène à tout casser. Matin ! il n'a fait pas bon avec elle quand elle maque son amant !

Le petit a déjà reçu un soufflet, et la moucheronne sera privée de dessert. Ça leur apprendra à rire de c'que petite mère a noyé la table avec son syphon. Cette créature-là est si maladroite !

Joseph. — Belle femme tout d'même !

Rose. — Je n'vous dis pas. Mais elle commence à engraisser, et ça la désole. Pour conserver sa taille, croiriez-vous qu'elle garde son corset la nuit ?

Joseph (riant). — Eh ! ça n'doit pas être désagréable à voir.

Rose (faisant saillir les rondeurs de son corsage). — J'en connais qui n'ont pas besoin de ça pour conserver leurs avantages.

Joseph. — A quoi qui vous servent, les vôtres, puisque vous n'en faites rien ?

Rose (minaudant). — Vraiment ?

Joseph. — Au moins, moi, je m'sers des miens. (On sonne.) Chez vous, c'est du bien perdu.

Rose. — On le retrouvera un jour ou l'autre.

Joseph (galamment). — Si l'on pouvait vous y aider ?

Rose. — Voyez-vous ça ! (On resonance). Mon cher Joseph, je veux une position... sérieuse.

Joseph. — J'm'offre pour la légitime.

Rose. — Belle affaire ! En maison tous les deux ? C'est ça qui n'aurait pas chouette. Assez de service ! Je veux commander à mon tour. (Coups de sonnette furieux.)

Joseph (haussant les épaules). — Sont-ils bêtes de carillonneur comme ça ! En seront-y servis plus tôt ?

Rose. — Où en est le poulet, Marie ?

Marie. — Lui faut core queque tours de broche, il est si vieux !

Rose (riant). — C'est un dur à cuire. — Joseph, portez-leur des concombres ; ça leur fera prendre patience.

Joseph. — Si vous m'disiez d'espérer, c'est moi qu'en aurais de la patience !

Rose. — Pendant combien de temps ?

Joseph. — Un peu plus, un peu moins... selon l'genre de nourriture.

Rose. — Comment ! Votre amour dépend d'vos aliments ? Voilà une manière d'aimer qui n'me touche guère.

Joseph. — Dame ! écoutez donc... Y a des petits plats qui vous montent : les truffes, par exemple, c'est très passionnant avec du champagne.

Rose. — Quand j'adore, moi, je me grise-rais avec de l'orgeat. (Sonne te.) Allez donc, lambin ; ils pourraient finir par s'impacienter.

(Joseph pince l'envers de la femme de chambre en sortant.)

Rose. — A-t-il mauvais genre, ce garçon ! Est-ce qu'on se permet jamais ces choses-là avant d'avoir échangé des serments.

Marie. — Faut pas lui en vouloir, vous le toquez.

Rose. — S'il me toque un jour, lui, y aura du poivre long dans mon affaire ! (Bruit de voix venant de la salle à manger.) Écoutez donc... on le savonne.

La voix de monsieur. — Vous moquez-vous

du monde de ne pas venir quand on vous appelle ?

La voix de Joseph. — J'assaisonnais les concombres de monsieur.

La voix de monsieur. — Je m'f...iche de vos concombres ! C'est le poulet qu'on vous demande.

Rose (faisant la moue). — Quel goujat que monsieur !

La voix de madame. — Vous verrez qu'il sera trop cuit. Cette bête de Marie ne sait rien faire ; sa cuisine n'est qu'un rata de gargotte !

Marie. — Oh ! si on peut dire !...

La voix de madame. — Apportez-le tout de suite. Vous entendez ?

La voix de Joseph. — J'y cours, madame.

Rose (ouvrant sa cuisinière). — Pourvu qu'il soye réussi, l'gœux !

Joseph (entrant). — L'poulet vivement. Marie.

Marie. — Voilà, voilà !... Je l'débroche. (Elle pousse un grand cri et tombe le derrière dans la lèchetrite.)

Rose. — Eh ben ! eh ben ! qu'est-ce qui lui prend ?... Bon !... le poulet dans les cendres maintenant ! Ramassez-le, Joseph.

Joseph. — Je ne sais par où l'prendre.

Rose. — Avec un torchon, n'importe par où... Ah !... qu'il est peu débrouillard. (A Marie.) Est-ce que vous avez une attaque, Marie ?

Marie (essayant de reprendre ses esprits). — Pas moi... l'poulet... un coup d'feu... Brûlé d'un côté... pendant qu'j'écoutes. Ah ! sainte Vierge, priez pour moi !

Joseph (auscultant le rôti). — Mais non, je n'vois pas.

Rose. — Eh ! si ; tout le côté gauche... C'est la cendre qui cache le brûlé. Voyons, Marie, époussetez la bête... et puis vous la mettez sous le rebinet pour la laver.

Joseph (riant). — Oh ! débarbouiller une volaille !...

Rose. — On la reglacera après avec le jus.

Marie (s'arrachant une poignée de cheveux gris). — Misère de Dieu !... C'est mon cotillon qu'a tout bu !... Oh ! oh !...

Rose. — Ils s'en passeront, de jus. L'important, c'est qu'il ne reste ni cendre, ni charbon après la bête... Mais faites donc attention, Marie, vous jetez vos cheveux dessus.

Marie. — Quand on vous dit que j'suis perdue !... damnée !

Rose. — Est-ce qu'on va en enfer pour ça, vieille folle !... (Elle pare le poulet sur un plat.) Là... posé du bon côté... avec beaucoup de cresson autour... Matin ! encore un cheveu sur la carcasse. Allez vous arracher les crins dehors, Marie !

Marie (désespérée). — J'vas m'néyer, c'est plus sûr.

Rose. — Voulez-vous bien rester ici, vieille dinde !...

Marie. — Oh ! que j'voudrais être à la place du rôti !

Rose (riant). — Pour le coup qu'il serait dur !

Joseph. — J'oserai jamais leur servir ça.

Rose. — Grand lâche !... J'y vais, moi, et je le découperai !...

Marie (tombant à genoux devant elle). — Vous êtes ma sauveuse !... mon ange gardien !

Rose (criant). — Ne me touchez pas !... Vous suez la graisse. (Elle sort en emportant son poulet.)

Marie (s'agenouillant devant l'évier et récitant les litanies). — Ah ! Vase d'élection, Tour d'ivoire, Rose critique, Porte du paradis... et tous les saints, priez pour moi ! J'vous rendrai à l'usure ! (On entend de grands éclats de rire dans la salle à manger.) C'est fini !... V'là mon dernier jugement !

Joseph (écoutant). — En tout cas, ils rigolent joliment, les juges.

Marie. — Ils m'condamnent... M'reste p'us qu'à m'sicider !

Rose (entrant). — Eh ben ! où allez-vous donc comme ça ?

Marie. — M'détruire sur l'pont !

Rose (avec dignité). — Madame m'a chargée de vous dire de vous consoler, qu'un poulet de plus ou de moins n'était pas une affaire... et qu'elle était très contente de votre cuisine.

Marie (effarée). — Hein ?... Quoi... ma cuisine ?...

Joseph. — Pour blaguer, alors ?

Rose. — Sot !... Vous ne comprenez donc pas ?... M. Ernest vient d'arriver par le train de sept heures quarante. Et alors... il n'y a plus de cheveux sur le rôti.

LOUIS LEROY.

Théâtre du Pavillon de Flore

Direction M. I. RUTH, rue Surlet, Liège.

Bur. 7 1/4 h. — Rid. 7 3/4 h.

Mercredi 5 septembre 1883

RÉOUVERTURE

Les Cloches de Corneville

Opéra-comique en 3 actes et 4 tableaux, par MM. Clairville et Ch. Gabet.

Musique de PLANQUETTE.

A L'ÉTUDE

Les Mousquetaires au couvent, opéra-comique en 3 actes.

Une cause célèbre, grand drame.

Liège. — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Étude, 12.

EN CHASSE

PAR

CRAC.

